



ALTERNATIVES

Idées débats, tribunes

Jean-Claude Kaufmann

SOCIOLOGUE

« L'individu se voit contraint de définir seul le sens de sa vie »

■ Qu'est-ce qui est à l'œuvre dans la fabrication de notre identité, notion devenue omniprésente, voire obsessionnelle, sans être clairement définie ? Au vu de la montée de l'intolérance et de la banalisation du racisme, l'enjeu est de taille. C'est ce qui conduit Jean-Claude Kaufmann, directeur de recherche au CNRS, à prendre position, avec son dernier ouvrage, sur un terrain où on ne l'attendait pas. Et s'il est connu comme le sociologue des petites choses du quotidien, celles-ci sont un moment de l'élaboration théorique de sa sociologie de l'individu. Décelant dans les actuelles dérives identitaires un cocktail explosif, il veut contribuer à leur compréhension pour mieux les combattre

HD. Dans votre dernier ouvrage, « Identités : la bombe à retardement », vous pointez l'inflation de l'emploi du terme « identité » depuis 50 ans. Que s'est-il passé ?

JEAN-CLAUDE KAUFMANN. Dans la société traditionnelle, les gens étaient définis par la place qu'ils occupaient au sein de grands cadres collectifs. Or, à partir des années 1960, on bascule vers une société centrée sur la personne, à laquelle on demande de définir ses propres choix, dans tous les domaines, comme si on assistait à un approfondissement de la démocratie jusque dans la vie quotidienne. Ce type de société condamne l'individu à fabriquer continuellement le sens de sa vie, par tous les choix qu'il fait. Par exemple, il y a 20 ou 30 ans, on mangeait ce qu'il y avait dans notre assiette, aujourd'hui, on se pose mille questions sur le moindre aliment : lequel est juste, bon pour la santé, etc. ? Face à ce questionnement épuisant, il y a un besoin d'avoir des réponses, c'est le cœur du travail identitaire. L'identité n'est pas que subjective, on vient d'une culture, d'un pays, etc. Mais de plus en plus, cette histoire est passée au filtre des décisions de l'individu, c'est pour cela que l'on parle de plus en plus d'identité

HD. Vous placez ce processus identitaire au centre du nouveau régime de fonctionnement social. Quel impact cela a-t-il sur la question sociale ?

J.-C. K. Ce processus identitaire reformule toutes les questions, y compris sociales. Les Trente Glorieuses avaient en quelque sorte arrondi les angles avec la diffusion de la consommation de masse – certains sont allés jusqu'à dire que c'était la fin de la question sociale, de la lutte des classes. Or aujourd'hui, dans le contexte de la financiarisation de l'économie, les rémunérations

LA DÉFINITION DE L'IDENTITÉ EST UNE LUTTE PERMANENTE POUR LA CONSTRUCTION DE L'ESTIME DE SOI.

incommensurables de grands patrons, par exemple, dépassent la conscience commune, et légitiment le fait qu'il va falloir dire stop. Le capitalisme de marché parvient à s'autoréguler grâce à une vision réductrice d'un individu « rationnel », c'est-à-dire calculateur, prenant toutes ses décisions selon ses intérêts, donc égoïste. Une société ne peut fonctionner sur un tel modèle. La grande rationalité des Lumières a été réduite à ces calculs théoriques par certains économistes, et cette civilisation est à bout de souffle. Le mouvement des Indignés a montré des jeunes dans une

sorte de protestation muette, presque morale, le désir de quelque chose de simplement plus humain. Mais trouver les mots pour dire la colère légitime est complexe. Il y a l'injonction de ce processus identitaire, et quand la colère est là, les dérives ne sont pas loin.

HD. Vous insistez sur les atteintes à l'estime de soi qui touchent les plus fragilisés...

J.-C. K. La définition de l'identité n'est pas simplement intellectuelle. C'est une lutte permanente pour la construction de l'estime de soi, qui subit un déficit structurel – chacun note chacun dans tous les domaines, il faut tout réussir dans la vie. D'une certaine manière, il était plus confortable d'être pauvre au XIX^e siècle qu'aujourd'hui. Les situations matérielles étaient terribles, mais c'était le destin social, et non la faute de l'individu. Or aujourd'hui, l'idée s'est installée que s'il voulait vraiment se secourir, il arriverait à s'en sortir.

HD. Comment voyez-vous les choses quant au domaine du travail ?

J.-C. K. Le travail joue un rôle fondamental. Or le rêve de se réaliser par son travail est déçu : aujourd'hui ce travail est une course permanente, génère du stress, etc. Beaucoup vont alors essayer de se réaliser ailleurs, dans l'associatif, avec des amis, dans les loisirs, etc., mais c'est par défaut.

HD. Vous avez intitulé un chapitre de votre ouvrage « Le piège populaire »...



J.-C. K. Face à des inégalités hors de toute mesure, la colère et la révolte sont légitimes. Mais quand la passion monte, la dérive identitaire peut exploser. Chez la personne passionnée par une activité de loisir, cette passion recèle peu de risques, ce n'est qu'une facette de sa personnalité, qui signifie qu'elle a du temps libre, des ressources, un réseau, etc. Or les inégalités ne sont pas qu'économiques. Quand on est démuné, on cherche à se protéger avec un cercle moins diversifié (un groupe d'amis, la famille), qui cherche un langage commun pour reconstruire sa fierté. Or, des partis comme le Front national offrent des discours de haine tout en restaurant cette fierté. Le piège se forme quand la colère est déviée vers d'autres groupes.

HD. Vous pointez le développement d'un national-racisme en France, et en Europe.

J.-C. K. L'idée nationale peut être avancée comme un moyen de se protéger des excès de la finance mondialisée. Mais il est compliqué de définir son substrat. Lors du tragique « grand débat sur l'identité nationale » initié par

QUAND LE BESOIN D'HUMANITÉ ET LA COLÈRE NE PEUVENT S'EXPRIMER, LES DÉRIVES IDENTITAIRES NE SONT PAS LOIN.

Sarkozy, on a vu que la manœuvre vers les électeurs du Front national a vite abouti à l'impossibilité de définir un contenu. Ce qui débouche sur l'idée montante du « Français de souche », qui serait plus français que les autres. Or derrière cette idée, il y a celle que l'identité, on l'a en nous, héritée. En étant un peu provocateur, je dirais que les derniers arrivés pourraient être considérés comme plus français parce qu'ils participent plus activement à la réécriture du récit national. L'identité nationale est un récit permanent qui se forge dans le présent, avec toutes les

couleurs de peau, les cultures, les affiliations religieuses, etc.

HD. Vous accordez une attention certaine à l'exigence de justice sociale, qui apparaît comme une condition pour stopper ces dérives identitaires...

J.-C. K. En matière de justice sociale, l'inhumanité est colossale. Nous sommes piégés par l'économie de marché mondialisée, qui a quand même instauré une certaine fluidité des échanges et une certaine liberté individuelle. Je vois mal la façon dont peuvent évoluer les choses. Pour moi, le fonctionnement du système politique tel qu'il est n'offre pas d'alternatives claires. Or il y a une aspiration énorme à autre chose, et une insatisfaction, que l'on a encore vue lors des municipales. Les gens semblent ne pas pouvoir exprimer leur besoin d'humanité, d'un monde meilleur. C'est en quelque sorte somnolant, et je crains que cela ne s'exprime dans l'aggravation des dérives que je m'efforce d'analyser.

HD. Vous êtes connu du grand public comme sociologue de la vie quotidienne, du couple, etc. Que s'est-il passé pour que vous décidiez d'écrire cet ouvrage ?

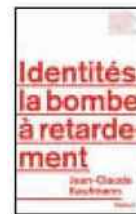
J.-C. K. Jusqu'ici, je ne m'étais jamais engagé. J'avais ma croyance et mon rêve : les sciences sociales pouvaient, par le savoir, changer le monde. Moi aussi j'ai un rêve déçu, je n'ai plus l'impression que le débat d'idées dans les sciences sociales puisse changer la société. Ce petit livre est une sorte de coup de gueule et une prise de position sur la société et son évolution. Par ailleurs, je crois qu'on est aveuglé par une sorte de faux calme. Il n'y a pas de violence spéciale, plutôt des soubresauts inquiétants (la montée des mouvements du type Manif pour tous, Dieudonné, les attaques racistes contre Christiane Taubira...) que l'on oublie vite.

Je suis très pessimiste actuellement et j'avais envie de le dire, un peu à ma manière, prudente et distante, d'intervenir quand même dans le débat politique. Il faut que l'on retrouve les moyens de relancer la passion pour le débat intellectuel, un débat qui ne soit pas déconnecté de la vie. Cette question de l'identité est un bon exemple : il y a matière à y consacrer des thèses, et en même temps cela nous touche tous, et c'est au cœur d'enjeux politiques considérables. ✪

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR LUCIE FOUGERON
lfougeron@humanite.fr



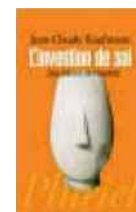
« IDENTITÉS: LA BOMBE À RETARDEMENT »,



Jean-Claude Kaufmann, Textuel 2014.

Dans ce bref ouvrage, l'auteur tire le signal d'alarme face au développement des dangers que portent les crispations identitaires, virant au nationalisme agressif et au racisme dans nos sociétés individualistes à idéaux démocratiques. Contre ces dérives, il appelle à la vigilance active, qui passe d'abord par la compréhension de leurs racines, au premier chef les modalités historiques nouvelles de fabrication des identités, dans un contexte de crise économique et de civilisation.

« L'INVENTION DE SOI. UNE THÉORIE DE L'IDENTITÉ »,



Jean-Claude Kaufmann, Fayard-Pluriel, 2010.

Ce livre originellement paru en 2004, traite de la quête identitaire des individus au sein de la société moderne. Après un bilan critique de l'histoire du concept d'identité, il propose une théorie ancrée dans l'actualité pour rendre plus intelligible une révolution en cours qui peut receler le meilleur comme le pire : l'entrée dans l'âge des identités.